



Tueur à gages

Killer

de Darejan Omirbaev

Fiche technique

Kazakhstan/France - 1998

- 1h20 - Couleur

Réalisateur :

Darejan Omirbaev

Scénario :

**Darejan Omirbaev et
Limara Jeksembaeva**

Montage image :

R. Beliakova



Talgat Assetov Marat (*Marat*)

Montage son :

Claude Reznik

Son :

Andreï Vlaznev

Image :

Boris Troshev

Interprètes :

**Talgat Assetov Marat
Roksana Abouova Aijan**

Résumé

Marat est le chauffeur du professeur Kassimov, un éminent mathématicien, à Almaty, métropole du Kazakhstan. Lorsqu'il percute la Mercedes d'un nouveau riche local, un véritable cauchemar commence pour Marat : le prix des réparations est prohibitif et il se voit obligé d'emprunter de l'argent à un taux usuraire auprès d'un caïd de la mafia.

Harcelé par son créancier, Marat est contraint d'accepter un "contrat" : l'apurement de sa dette contre le meurtre d'un journaliste.

C'est ainsi qu'il devient "tueur à gages"...

Critique

On pourra accuser le Kazakhstan de bien des turpitudes dont la plus impardonnable est d'avoir été un appendice géographique de l'ogre bolchevique, mais on ne pourra guère reprocher à son cinéma de coloniser abusivement nos écrans. C'est pas souvent, en effet, que cette petite république riquiqui, coincée dans les steppes de l'Asie centrale, nous expédie des échantillons de son cinéma. Encore aura-t-il fallu pour cela un coup de pouce de notre fond de soutien national et toute la détermination d'un coproducteur français. En v'là encore, pensez-vous, qui viennent bouffer notre pel-

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



loche et troussez nos scripts girls ! Rassurons nos spectateurs, jamais espèces tricolores destinées à secourir une cinématographie étrangère en difficulté ne furent mieux employées.

Ces foutus Kazakhs, avec trois francs six sous, nous ont tricoté un véritable chef d'œuvre qui laissa ce printemps dernier plus d'un festivalier cannois sur les fesses. Il faut dire que l'âpreté de l'hiver social de ce petit pays au bout de tout, brutalement mis en lumière sur la Croisette après le petit déjeuner continental dégusté au Carlton, avait de quoi remuer les plus fiers thuriféraires de l'économie de marché.

Vous l'aurez compris, futés que vous êtes, **Tueur à gages** ne relève pas précisément du plaisir des sens, pas plus qu'il ne sollicite les zygomatiques. Il ne cherche guère à séduire les amateurs de polar ni les fondus du film d'action, pas de folklore Tarentinesque, aucune chance d'y croiser Bogart. Séduire !... la société kazakh aujourd'hui n'en a pas vraiment les moyens.

(...) Annonceur de toutes les apocalypses, **Tueur à gages** n'exhibe pour convaincre qu'une pauvre poignée d'accessoires, une 4L pourrie, un couple largué des amarres, un enfant malade et un misérable appartement HLM... Quatre éléments fondateurs d'une tragédie qui lève un coin du voile terrifiant recouvrant l'ex-patrie des travailleurs. On sent bien pardi, d'où notre pétoche, que cette horreur totalitaire n'est pas une méchante spécialité kazakh, mais qu'elle grignote, mondialisation oblige, la planète toute entière.

Trop d'état tue l'état : c'est le credo que rabâchent jusqu'à la nausée les adorateurs du veau d'or libéral. On doit reconnaître qu'ils sont servis : sous les pavés du socialisme scientifique, la plage néolibérale nourrit une végétation de cauchemar. Malheur aux pauvres, malheur aux femmes, aux enfants, aux vieillards, malheur aux faibles, aux malades, aux solitaires, aux poètes, aux marginaux... malheur à celui qui n'étaie pas sa force

brute.

On savait que "laisser faire les marchés" c'était abandonner Jane et Tarzan dans la jungle de Jurassic Park en pariant que leurs gros cerveaux en imposeraient aux dinosaures pour en faire, façon Tarzan et Jane, les maîtres de la forêt. La potion magique libérale, c'était que du bon qui les rendrait riches, célèbres, beaux et heureux. Ce que l'on ignorait, car on n'avait jamais été aussi loin dans l'expérience et dans l'absolu respect du dogme, c'est que le libéralisme, abandonné sans contrainte lui-même, ne fixe aucune limite aux lois de sa nature, jusqu'à épouser la métamorphose la plus fruste mais aussi la plus efficace : le pouvoir mafieux. On ne remerciera jamais assez nos amis Kazakhs d'en faire, avec altruisme, la démonstration. Ainsi, il n'existerait plus, dans ce pays de cocagne libéral, le moindre trou de souris pour planquer sa faiblesse ou sa trouille. **Tueur à gages**, c'est les travaux pratiques après la théorie...

La Gazette Utopia n° 188

Du Kazakhstan, que sait-on ? Il est rare que nous parvenions des images de cette république immense d'Asie centrale (cinq fois la France !). Et s'il y en a eu, on serait bien en peine de dire quels événements elles couvraient (conflits inter-ethniques ? changement de gouvernement ?). **Tueur à gages**, troisième film du Kazakh Darejan Omirbaev, vient justement nous rappeler que le cinéma, parfois mieux que la télévision, sert aussi à ça : donner des nouvelles du monde. Un marché grouillant, un bâtiment labyrinthique au modernisme vieillot, une grise avenue rectiligne bordée de stands de fortune, voilà, nous y sommes à Almaty, ancienne Alma-Ata, capitale du Kazakhstan. Les temps sont

durs, cela se sent, cela s'entend : l'éminent scientifique qui emploie Marat, le héros, comme chauffeur, réécoute dans la voiture l'entretien qu'il vient de donner à la radio sur la crise économique, la perte des repères, le capitalisme sauvage. Tous ces maux, annoncés d'emblée, le film va les dépeindre à travers une fiction tranchante, concise, sèche comme un coup de trique. **Tueur à gages**, c'est à la fois un film social et un drame criminel. Le portrait d'un innocent dont le quotidien se transforme en cauchemar, et celui d'un pays désorganisé en proie aux trafics, au racket, à la mafia. Omirbaev radiographie l'escalade vers la violence de Marat. Un processus d'étranglement social qui démarre par un banal accrochage - Marat a percuté la Mercedes d'un nouveau riche puissant et menaçant - pour finir en tragédie.

Parce qu'il doit trouver coûte que coûte de l'argent - c'est une question de vie ou de mort -, Marat est tenaillé par l'angoisse. Mais il ne dit rien. Seuls ses rêves de suicide expriment sa peur. Sinon, c'est une icône mutique. Rares sont les émotions qui transparaissent sur son visage. Ses gestes sont crispés, un peu hésitants. Plus spectateur qu'acteur de son destin, il subit les événements en regardant ce qui l'entoure à la dérobée. Et plus il subit en silence, plus le spectateur s'identifie à lui et à sa souffrance. Omirbaev filme un monde où le moindre pépin, le moindre écart, la moindre maladie débouchent sur une catastrophe. La mise en scène capte l'essentiel en donnant une intensité aux choses les plus élémentaires. Rarement une voiture aura été autant une voiture, une liasse de billets une liasse de billets, un téléphone un téléphone. De même, certaines situations anodines - un bébé malade qui pleure, un enfant qui perd son ballon - sont transcendées par une sorte d'innocence désarmante du regard.

Le danger est là, inscrit dans chaque plan. On devine d'ailleurs souvent ce qui

va se passer. Effet voulu par le cinéaste pour lequel le suspense ne réside pas dans le secret mais dans la manière de différer ce que le spectateur redoute. A deux reprises - la visite chez Marat du propriétaire de la Mercedes et de ses sbires, et le vol de sa voiture par des motards -, il retarde le moment de l'agression. Et quand elle surgit, il ne la filme pas, préférant saisir ses amorces ou ses contrecoups en pratiquant avec brio l'art de la synecdoque et de l'ellipse. On ne manquera pas ici de sentir l'influence de Bresson mais aussi celle d'Antonioni (sur le rôle de l'architecture). Reste qu'Omirbaev s'en dégage en étant en prise directe avec le monde. Plus abouti que ses deux premiers films, **Tueur à gages** témoigne d'une vraie maturité. Extrêmement rigoureux dans sa manière de concentrer et de réprimer sa violence, économe jusque dans sa durée (une heure vingt), il laisse un profond sentiment d'impuissance. On en ressort tout estourbi.

Jacques Morice
Télérama n°2556 - 6 Janvier 1999

Entretien avec le réalisateur

Le personnage de Marat est-il emblématique de votre pays aujourd'hui ?

Les tueurs à gages sont apparus récemment au Kazakhstan avec l'émergence du nouveau système social et politique. Pendant le tournage de **Tueur à gages**, plusieurs assassinats commandités ont été perpétrés à Almaty. De tels assassinats sont beaucoup moins fréquents qu'en Russie, mais cela arrive ici aussi.

Vous nous avez dit que vous aviez envisagé de tourner deux séquences du meurtre : l'une dans laquelle Marat tue le journaliste, l'autre dans laquelle il échoue.

Le plus important ce n'est pas qu'il le tue mais qu'il est dans la nécessité de tuer.

Dans le scénario, nous avions écrit que Marat n'arrivait pas à tuer le journaliste car il prend le pistolet comme s'il s'agissait d'un jouet. Le passage à l'acte n'est pas le problème central, on aurait dû filmer les deux versions et voir. Mais je n'ai pas pu le faire car, l'an dernier, l'hiver a commencé très tôt, de la neige est tombée et nous n'avons pas eu le temps de filmer cette version.

Vos trois films (Kairat, Kardiogramma et Tueur à gages) racontent finalement l'histoire d'un seul personnage, d'une personnalité. Est-ce lié à votre propre histoire ?

C'est sans doute parce que je suis fils unique, un peu égoïste peut-être et assez solitaire. Jusqu'à 17 ans, j'ai vécu en province puis je suis venu ici ; à Almaty, j'ai dû me familiariser avec un autre environnement. Je me sentais très proche de l'oeuvre de Kafka car il parle de gens qui vivent dans un milieu hostile. Maintenant je suis dans un état un peu différent. J'ai lu dans *Libération* que **Kairat** était l'histoire de la solitude sexuelle d'un jeune homme. J'ai commencé par en rire puis, en y réfléchis-

sant, je me suis dit que cela devait être vrai. Dans ce film il n'y a pas de sexe, ce n'est pas érotique, mais l'essence du film est bien la solitude.

Quels sont les réalisateurs qui vous ont influencé ?

Il est difficile de parler de sa propre oeuvre. En tant que spectateur, j'aime les films de Bresson, Vigo, Godard, Ozu, mais dire à quel point ils m'influencent, cela m'est difficile. Je crois que seuls les critiques peuvent le faire.

Tueur à gages est un film assez pessimiste. Allez-vous continuer à vous pencher sur l'histoire contemporaine du Kazakhstan dans vos prochains films ?

Si le sujet du film est certes pessimiste, deux séquences apportent une note d'espoir. Lorsque le journaliste est assis près de la rivière, il dit que l'hiver a été long et froid mais que, de toute façon, il se termine et fait place au printemps. C'est une allusion au fait qu'ici aussi tout peut être normal et que l'espoir est possible. Ensuite, à la fin du film, la femme du héros allume une bougie, un symbole d'espoir. Mais l'espoir n'est pas quelque chose de frivole, qui peut se greffer artificiellement sur une histoire ou une société. Car une société est un organisme vivant, qui s'organise spontanément, et c'est pour cette raison qu'il est très difficile d'en parler.

Que pensez-vous de l'avenir du Kazakhstan et de sa cinématographie ?

Je n'en sais rien, je ne suis ni historien ni homme politique mais je veux croire que le plus dur est derrière nous. Dans **Tueur à gages**, j'ai utilisé une citation de Kafka sur les passagers d'un train accidenté au milieu d'un tunnel. Derrière et devant eux, c'est l'obscurité. J'espère que la lumière se voit maintenant au bout du tunnel. Si les Kazakhs se sont retrouvés au milieu du tunnel, à perdre leurs repères alors que les valeurs habituelles et l'idéologie s'effondraient, le désarroi n'est plus le même.

Maintenant, les Kazakhs s'y sont habitués et commencent doucement à réagir, mais il faudra au moins une génération pour que ce processus aboutisse à son terme. En ce qui concerne le cinéma, la crise est mondiale. On dit partout que le cinéma est en train de mourir. Je ne pense pas qu'il puisse mourir car tant que les gens auront des yeux et des oreilles, le cinéma, tout comme la musique, existera. C'est une certaine forme de cinéma qui est en crise. Au Kazakhstan, son existence dépend de l'émergence d'un marché. S'il n'y a pas de marché, il est impossible de produire des films.

Vos films sont-ils diffusés au Kazakhstan ?

Non, ici le marché du cinéma n'est pas développé comme en Europe. La télévision n'achète pas les films ou, quand c'est le cas, elle achète à très bas prix. Il est vrai qu'actuellement les prix ont tendance à augmenter même pour la télévision, qui tôt ou tard, finira par programmer nos films. Quant aux salles de cinéma, autrefois nombreuses, elles ont maintenant toutes fermé. De nouvelles salles devraient rouvrir prochainement et j'espère qu'un marché va apparaître, mais cela va se faire très lentement.

Tueur à gages sera-t-il distribué en salles à Almaty ?

Une distribution en salles est impossible puisqu'il n'y en a presque plus. Le seul espoir d'une diffusion, c'est la télévision. Je sais qu'en Europe les ventes vidéo sont très importantes, mais ici, cela ne marche pas encore. J'ai beaucoup d'espoir dans la nouvelle génération. De jeunes critiques, de jeunes producteurs sortent de notre Institut du Cinéma, ils devraient apporter un nouveau souffle.

Les coproductions sont-elles indispensables au cinéma kazakh

Pour les cinéastes kazakhs, les coproductions sont primordiales. En effet,

l'Etat ne finance qu'une partie du budget de la production d'un film, il faut trouver par ailleurs des financements complémentaires. Et au Kazakhstan, il est impossible de trouver cet argent. Il n'y a pas de telles sommes ici ou, lorsqu'elles existent, les financiers savent qu'il n'y a pas de marché pour le cinéma dans ce pays. Les gens font du commerce, achètent des usines, créent les fondations pour le futur. Alors les coproductions sont de réels canots de sauvetage. Sans producteur français, **Tueur à gages** n'aurait jamais vu le jour.

Propos recueillis à Almaty
par Joël Farges et Denis Vaslin

Dossier distributeur

Le réalisateur

Darejan Omirbaev est né le 15 mars 1958 au village d'Uyuk, dans la région de Djambul, au Kazakhstan.

En 1980, il obtient son diplôme de la faculté de mathématiques appliquées de l'université du Kazakhstan et travaille ensuite comme professeur et monteur au studio Kazakh Film. En 1987, il termine ses études au VGIK (Institut des Hautes Etudes Cinématographiques de Moscou) et présente une thèse sur la sémiotique au cinéma consacrée aux travaux théoriques de Pasolini, Metz, Jakobson et Mitry. Pendant deux ans, il travaille au sein de la rédaction du magazine «New Film», où il se révèle un critique et un théoricien majeur. En 1988, il réalise son premier court métrage, **Shilde (La chaleur de l'été)**, sélectionné en 1990 lors d'une tournée de présentation du cinéma kazakh dans une vingtaine de villes au Canada et aux Etats-Unis. En 1992, **Kairat**, son premier long métrage, est récompensé par un Léopard d'Argent et le Prix Fipresci au Festival de Locarno et reçoit, la même

année, la Montgolfière d'Argent au Festival des Trois Continents de Nantes, ainsi que le Grand Prix et le Prix de la Critique au Festival de Strasbourg l'année suivante. En 1995, son deuxième long métrage, **Kardiogramma**, est sélectionné en compétition officielle au Festival de Venise et reçoit le Prix Spécial du Jury au Festival des Trois Continents de Nantes.

Dossier distributeur

Filmographie

Court métrage	
Shilde	1988
La chaleur de l'été	
Court métrage Documentaire	
Ticket collector by profession	1993
Longs métrages	
Kairat	1991
Kardiogramma	1995
Killer	1998
Tueur à gages	

Documents disponibles au France

Positif n°445 - Janvier 1999
Cahiers du Cinéma n°531 - Janvier 1999